

La Cerisaie Texte d'Anton Tchekhov, mise en scène du Collectif
TG Stan

Platonov amour haine et angles mort Adaptation et mise en
scène d'Angela Konrad

Bonjour, là, boujour Texte de Michel Tremblay, mise en scène
de Claude Poissant

Gilbert David

Number 268, Spring 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91082ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

David, G. (2019). Review of [*La Cerisaie* Texte d'Anton Tchekhov, mise en scène du Collectif TG Stan / *Platonov amour haine et angles mort* Adaptation et mise en scène d'Angela Konrad / *Bonjour, là, boujour* Texte de Michel Tremblay, mise en scène de Claude Poissant]. *Spirale*, (268), 84–89.

« RELISEZ VOS CLASSIQUES » : À PROPOS DE LA RÉAPPROPRIATION DU RÉPERTOIRE

LA CERISAIE

TEXTE D'ANTON
TCHEKHOV, MISE EN
SCÈNE DU COLLECTIF
TG STAN

PLATONOV AMOUR HAINE ET ANGLES MORTS

D'APRÈS L'ŒUVRE
DE TCHEKHOV, MISE
EN SCÈNE D'ANGELA
KONRAD

BONJOUR, LÀ, BONJOUR

TEXTE DE MICHEL
TREMBLAY, MISE EN
SCÈNE DE CLAUDE
POISSANT

« L'auteur: "Immolation. Le théâtre doit renouer avec la tradition grecque. L'enfant s'appelait Astyanax. Relisez vos classiques." » Cette réplique de Charles Charles 38, à la scène 5 de *Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans* de Normand Chaurette, pointe l'abîme qui s'est creusé entre le répertoire des classiques de l'Antiquité et le public des théâtres: qui peut comprendre le lien entre le « Théâtre de l'immolation de la beauté » de Charles Charles 19 et la tragédie où le fils d'Andromaque, la veuve d'Hector, est menacé de mort par Pyrrhus, le vainqueur de Troie, en 1919 ou aujourd'hui? Certes, on joue toujours et beaucoup Shakespeare, dans la mesure où il semble possible d'en faire effectivement « notre contemporain », costumes et décors à l'appui – pensons à ce magistral *Kings of War* orchestré par Ivo van Hove lors du dernier FTA. Bien entendu, il ne viendrait à l'idée de personne d'empêcher quiconque de tenter d'« actualiser les classiques » (comme on dit), mais il existe quand même quantité de propositions paresseuses qui font comme si les classiques n'avaient rien de spécifique et comme s'ils étaient, à notre image, absolument modernes... De nos jours, en fait, la carte « classique » est jouée à fond dans le plan marketing des théâtres: c'est un label commode qui fait recette, pour le meilleur et souvent pour le pire – telle l'Électre erratique et réductrice de Serge Denoncourt, qui était présentée à l'Espace Go en janvier dernier. Quelques productions de textes classiques beaucoup plus récents invitent quand même à y aller voir de plus près.



EN EFFET, POUR QUE LA RÉAPPROPRIATION
D'UN « CLASSIQUE » SOIT PERTINENTE, IL
FAUT S'ASSURER À LA FOIS DE RELIRE LE
TEXTE DANS LE CONTEXTE ORIGINEL DE SON
ÉLABORATION [...] ET PRÉCISER, À MÊME LES
CHOIX INTERPRÉTATIFS, EN QUOI ET POURQUOI
L'ŒUVRE PROPOSE ENCORE UNE VISION
VALABLE POUR NOTRE TEMPS.

LA CERISAIE DE TG STAN AU CNA :
UN MIROIR AUX ALOUETTES

Un exemple de l'extrême contemporain appliqué à Tchekhov nous vient de la Belgique flamande avec la production en 2015 de *La cerisaie* par le collectif tg Stan (formé à Anvers en 1989), que le CNA a programmée l'automne dernier. Le chef-d'œuvre testamentaire du dramaturge russe a eu droit à d'innombrables mises en scène depuis sa création par Stanislavski au Théâtre d'Art de Moscou en 1904. Un malentendu a marqué la représentation de cette ultime pièce de Tchekhov, qui tenait à ce que ce soit la comédie qui préside à la partition scénique, et non le drame mélancolique, que lui avait préféré le metteur en scène – ce qui a inauguré un bon siècle de tchekhovisme.

La troupe tg Stan opte de son côté pour une approche nettement plus désinvolte du texte qu'elle transforme en jeux de rôle dans un environnement fait de tables et de chaises bancales ainsi que de cloisons vitrées, que l'on déplace à vue au gré des situations. Quant aux costumes, les acteurs adoptent le débraillé, comme ce survêtement de sport dont s'affuble l'interprète de Lioubov, l'aristocrate déchu qui est acculée à la vente du domaine familial et de sa fameuse cerisaie (dont parle l'encyclopédie !) pour cause d'endettement. Ici ou là, d'autres acteurs brossent à larges traits Gaev, Trofimov, Varia ou Lopakhine à la manière de créatures en manque d'air dans un bocal. Avec cette approche très libre, pour ne pas dire décalée, il n'est pas évident de retrouver la sensibilité au sous-texte tchekhovien, car la représentation ignore tout ancrage sociohistorique, en privilégiant les procédés de distanciation à une plongée dans la fable tragicomique qu'avait imaginée le dramaturge. Ce n'est pas non plus une « mise en pièces » au sens strict, mais une sorte de déconstruction ludique à l'aune du courant postdramatique, pour lequel tout n'est que matériaux (personnages, action, répliques) à convoquer-révoquer – d'où ma perplexité devant un objet qui, ponctué de quelques moments de sidération face au vide, finit par lasser, faute d'un enjeu signifiant qui puisse transcender l'étalement de la dérision.



PLATONOV... À SON CORPS DÉFENDANT

Œuvre de jeunesse du même Tchekhov, *Platonov* s'est heurtée à l'indifférence du milieu théâtral russe avant qu'on en redécouvre le manuscrit en 1921, longtemps après la mort de l'auteur. Cette comédie dramatique à l'intrigue touffue, qui compte plus de quinze personnages, est, dans l'adaptation d'Angela Konrad, qui en signe aussi la mise en scène, ramenée à une partition pour huit acteurs – dont cinq femmes. Platonov (Renaud Lacelle-Bourdon) est un déclassé, devenu instituteur, qui souffre de vivre dans un monde vulgaire et médiocre duquel ne suinte que l'ennui ; sa trajectoire est celle d'un provocateur désespéré qui se réfugie dans la beuverie ; à son corps défendant, son insouciance l'amène à faire du mal à tout son entourage, à commencer par Sacha (Debbie Lynch-White), sa femme éperdue, qu'il trompe avec Grekova (Pascale Drevillon) et Sofia (Marie-Laurence Moreau), celle-là même qui, excédée par sa trahison, lui tire dessus en fin de pièce et le tue. Noir.

La production de La Fabrik-La Veillée propose un infernal feu roulant de chocs corporels qu'investit une solide distribution. Konrad y instille la conscience aiguë de la fatigue d'être soi, ce mal du siècle, le nôtre depuis l'après-guerre, dont la généalogie remonte ainsi aux temps d'une Russie fin-de-siècle qui échoue à « enterrer les morts et réparer les vivants » – réplique de la pièce dont la fortune n'est plus à démontrer. La dimension performative de la représentation est bien soutenue par la compartimentation des rencontres entre les personnages, à laquelle contribue l'inventive conception lumière de Cédric Delorme-Bouchard.

En évacuant toute dimension sociohistorique et le pouvoir de l'argent dans ce microcosme désargenté, Konrad se concentre sur les relations amoureuses, qu'elle traite à la manière d'un vaudeville cruel et malsain. Prenez la jeune veuve ruinée Anna (Violette Chauveau) que poursuit de ses avances le vieillard et riche banquier – à peine présent dans cette mouture et joué curieusement par une femme (Diane Ouimet), qui campe aussi l'usurier juif Vengerovitch –, alors qu'elle n'en a que pour Platonov qui, contre toute attente, se refuse à elle... En confidant de ce dernier, le médecin Triletski (Samuel Côté) dispense à la ronde conseils et observations cliniques en pure perte, car chacun emprunte son propre chemin de perdition, comme ce pauvre cocu de Sergueï (Olivier Turcotte), qui se la joue dans les angles morts avec un pathos qui le rend douloureusement ridicule.

Quelques mots encore sur la conception scénographique de Konrad, qui tire parti d'un plateau carré en bois permettant d'amplifier les pas et les jeux percussifs qu'exécutent certains acteurs avec un soulier à la main – foire du réalisme primaire qui sévit tant sur nos scènes proprettes. À voir les acteurs se dépenser avec une rare énergie tout au long de ce cirque où se multiplient les numéros au ras du sol, on se prend à penser que Konrad invente ici un univers à la fois bouffon et sinistre, qui la range parmi les créatrices les plus incisives de l'heure.

P-85 LA CERISAIE
PAR LE TG STAN
Photo-Koen Broos

P-87 PLATONOV AMOUR
HAINE ET ANGLES MORTS
Olivier Turcotte (Sergueï) et
Renaud Lacelle-Bourdon (Platonov)
Photo-Maxime Robert-Lachaine

**BONJOUR, LÀ, BONJOUR :
UN CLASSIQUE... INCERTAIN**

Pour sa toute première mise en scène d'une pièce de Michel Tremblay en carrière, Claude Poissant a jeté son dévolu sur *Bonjour, là, bonjour*, créée en 1974 dans une mise en scène d'André Brassard. Plus de quarante ans plus tard, cet opus sur l'incommunicabilité, rarement repris, a pris quelques rides, à mon avis. Tremblay y explore pourtant une construction intéressante, avec une série de 31 fragments, titrés par des indications d'inspiration musicale : solo, duo, trio, quatuor, quintette et octuor, qui annoncent le nombre des parleurs. L'argument gravite autour de Serge (solide Francis Ducharme), jeune homme dans la vingtaine, au moment de son retour au bercail après un voyage à Paris. Serge a quatre sœurs ; son vieux père Armand (Gilles Renaud, tout en retenue), quant à lui, partage maintenant sa vie avec ses deux propres sœurs, Gilberte (Diane Lavallée) et Charlotte (Annette Garant), plus ou moins radoteuses.

Poissant s'empare de cette matière avec sa rigueur et son inventivité habituelles, sans pour autant réussir à surmonter la principale faiblesse de l'œuvre, à savoir le caractère monomaniaque trop appuyé de trois des quatre sœurs de Serge, qui sont chacune affligées d'une dépendance : à l'alcool pour Lucienne, la parvenue (bien campée par Sandrine Bisson), aux « pelules » pour Monique (juste Mireille Brullemans), forcée d'héberger sa belle-mère acariâtre, et aux gâteries pour Denise (exubérante Geneviève Schmidt), devenue trop grosse aux yeux de son mari. Quant à Nicole (fade Mylène Mackay), la sœur cadette de Serge, son rôle manque franchement de substance, au point de faire paraître peu crédible sa passion amoureuse pour son frère – ce qui nous vaut des retrouvailles compassées entre elle et Serge, parti en Europe pour réfléchir justement à l'avenir de cette relation incestueuse, et ce qu'une danse endiablée des deux amants cherche à compenser. À l'évidence, Tremblay a choisi une voie de contournement pour aborder les amours frappés d'interdit social – comment ne pas penser ici à l'homosexualité, encore objet d'opprobre à l'époque? –, et l'on se prête à penser que l'inceste est au final le masque d'un désir qui est, lui, frappé de refoulement : Serge, élevé comme une poupée par ses sœurs, aurait été pour ainsi dire accouplé dès son jeune âge à Nicole, et ce bien, malgré elle. En fait, les quatre sœurs sont toutes amoureuses de ce frère qui, peut-on penser, est amené à se choisir un objet de substitution.

Une fois admis que c'est la figure d'une mère absente, mais démultipliée à même le quatuor sororal, qui constitue la clé du complexe œdipien de Serge, on saisit mieux ce qu'a de crucial la relation de ce dernier avec son père, qui vit de son côté un double enfermement, à la fois prisonnier du babillage incessant de ses propres sœurs et handicapé par sa surdité. Une des belles propositions de ce spectacle concerne la scénographie inspirée d'Olivier Landreville, à laquelle se joint la remarquable conception lumière d'Alexandre Pilon-Guay : elle montre d'abord Serge dans une pièce d'un palais d'Ancien Régime, grâce à une projection sur les parois du lieu, où il vient s'étendre de tout son long en amorçant par une telle rêverie *in situ* un retour à ses racines dans l'Est montréalais. Par la suite, il débarque dans l'univers étouffant de sa famille en visitant son père, puis chacune de ses sœurs. La tournée s'achève, les murs d'enceinte maintenant effondrés, par un échange émouvant avec son père, auquel il annonce sa volonté de l'héberger, avec sa sœur Nicole, concrétisant par là l'ouverture à la différence – une offre à double entente sur le sens d'un tel arrangement, si on suit mon raisonnement plus haut.

En somme, malgré tous les soins apportés à cette production de *Bonjour, là, bonjour*, je ne suis pas convaincu que la pièce, grevée par tant de personnages monolithiques, ait mérité une si grande dépense d'énergie, d'autant plus que la mise en voix de la construction chorale n'était pas sans subir des à-coups qu'accentuaient les nombreuses entrées et sorties de la distribution. Il s'agit d'une question de dramaturgie tout à fait incontournable qui peut surgir à propos d'œuvres très anciennes ou créées il y a peu encore. Une chose, toutefois, est claire : l'approche du répertoire classique ou contemporain mériterait qu'on y associe des spécialistes en dramaturgie, ce qui demeure encore une pratique marginale dans nos théâtres établis.

En effet, pour que la réappropriation d'un « classique » soit pertinente, il faut s'assurer à la fois de relire le texte dans le contexte originel de son élaboration – ce qui en constitue l'irréversible altérité – et préciser, à même les choix interprétatifs, en quoi et pourquoi l'œuvre propose encore une vision valable pour notre temps. Cette double opération exige un travail rigoureux en amont, bien avant les répétitions : c'est ce temps préparatoire qui manque trop souvent à l'appel sur nos scènes...

P-89 **BONJOUR, LÀ, BONJOUR**
Francis Ducharme (Serge)
et Gilles Renaud (Armand)
Photo—Gunther Gamper



LA CERISAIE

Texte d'Anton Tchekhov, avec surtitres en français—mise en scène du collectif tg STAN—scénographie de tg STAN avec la complicité de Damiaan De Schrijver—lumière de Thomas Walgrave—costumes d'An d'Huys. Avec Evgenia Brendes, Robby Cleiren, Jolente De Keersmaeker, Lukas De Wolf, Tessa Friedrich, Bert Haelvoet, Camille Rutherford, Scarlet Tummers, Stijn Van Opstal et Frank Verduyssen. Production de tg STAN (Anvers), présentée au Théâtre Babs Asper du Centre national des arts (Ottawa), du 11 au 14 avril 2018.

PLATONOV AMOUR HAINE ET ANGES MORTS

D'après un texte d'Anton Tchekhov, traduit du russe par Françoise Morvan et André Markowicz—mise en scène, adaptation, conception des costumes et de l'espace scénique d'Angela Konrad—lumière de Cédric Delorme-Bouchard—conception sonore de Simon Gauthier—vidéo de Julien Blais. Avec Renaud Lacelle-Bourdon, Violette Chauveau, Marie-Laurence Moreau, Samuel Côté, Olivier Turcotte, Debbie Lynch-White, Pascale Drevillon et Diane Ouimet. Une production du Groupe de la Veillée et de La Fabrik, salle principale du Théâtre Prospero, du 20 novembre au 15 décembre 2018.

BONJOUR, LÀ, BONJOUR

Texte de Michel Tremblay—mise en scène de Claude Poissant—scénographie d'Olivier Landreville—lumières d'Alexandre Pilon-Guay—costumes de Marc Sénécal—musique originale et conception sonore de Laurier Rajotte—chorégraphie de Jacques Poulin-Denis. Avec Sandrine Bisson, Mireille Brullemans, Francis Ducharme, Anette Garand, Diane Lavallée, Mylène Mackay, Gilles Renaud et Geneviève Schmidt. Une production du Théâtre Denise-Pelletier, salle principale, du 7 novembre au 5 décembre 2018.